

aspect du stéréotype de la singularité des blancs

dans les traditions des peuples de la République populaire du Bénin

L'image du Noir dans la littérature et l'art du monde occidental ainsi que le mythe de sa malédiction, ont inspiré depuis quelques années des écrits originaux et d'un vif intérêt historique (1); chercheurs africains et étrangers au continent se sont particulièrement préoccupés de la manière dont les Blancs ont vu le Noir à travers les âges; ils mettent en relief une série d'attitudes collectives, de clichés, de préjugés de nature variée... relents d'une culture au sein de laquelle le Noir est souvent perçu comme un objet de curiosité.

En retour, l'image du Blanc dans les traditions africaines, si elle n'a pas laissé indifférents des chercheurs (2), n'est pas un thème classique de l'historiographie du continent africain; son approche accuse un retard sensible, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, au regard des travaux consacrés à la place du

Noir dans la mentalité des Blancs; en général, tout se passe comme si le Blanc n'avait pas inspiré aux Noirs des sentiments de curiosité, de crainte, d'horreur, de mépris, bref, des préjugés tenaces.

Les exemples de ces attitudes collectives sont pourtant classiques dans les traditions des peuples de la République populaire du Bénin. Ils méritent des enquêtes dont l'ampleur et la pluridisciplinarité dépassent nos compétences; aussi des choix sont-ils nécessaires; plutôt que de traiter de toutes les nuances de l'image du Blanc dans nos cultures, nous avons préféré n'en appréhender qu'un petit aspect, celui de la bizarrerie: elle se dégage aussi bien des mythes des origines de l'humanité que de la vision globale que des gens entretiennent de l'homme blanc; elle justifie bon nombre de réactions, de comportements qui, en dehors d'elle, ne seraient pas intelligibles.

la marginalité des Blancs dans le mythe des origines de l'homme

En République populaire du Bénin, comme dans maintes autres régions du continent, foisonnent des mythes à propos des origines des habitants d'une localité donnée: l'ancêtre, à mi-chemin entre l'histoire et la légende ou complètement emmitouflé dans le mythe, est issu d'une panthère quand il n'est pas descendu du ciel ou sorti de terre; ces récits mythiques, toujours conservés avec soin par la mémoire collective, ont un contenu historique que les chercheurs n'ont pas encore suffisamment exploité.

Moins nombreux, en revanche, sont les mythes concernant l'origine de l'humanité, surtout vue sous l'angle de l'apparition des races; les doigts d'une seule main suffiraient sans doute à les énumérer; le cas

qui nous est le mieux connu est celui des Betammaribe de l'Atacora : nourris d'une riche culture et héritiers de traditions vivaces, ils font de Koubentiégu, localité voisine de Boukoumbé, le nombril du monde, le berceau de l'humanité : c'est Dinaba, l'origine de l'espèce humaine.

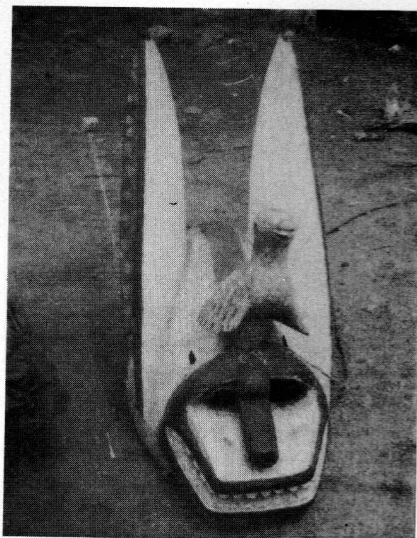
Au commencement des temps, Dieu envoya à Koubentiégu un certain nombre d'êtres humains qu'il venait de modeler de ses propres mains ; il leur recommanda de vivre ensemble pour mieux affronter les adversités de la nature ; il leur enjoignit de vivre en frères. Il ne tarda pas cependant à se rendre compte que la haine, la suspicion, la mésestime, la méchanceté et toutes les formes de mesquinerie opposaient les uns aux autres, engendrant de petits groupements rivaux qui se méprisaient. Dépit, il se résolut, à la suite de longues réflexions, à prendre le parti de distribuer aux uns et aux autres des parlers qui leur seraient propres ; puis il les éparpilla et les lança sur les chemins de l'aventure, de l'errance ; le premier à se séparer de ses frères qui l'avaient toujours considéré comme un objet de curiosité et de risée à cause de la bizarrerie de sa teinte claire, était le Blanc, apparu sur la terre en même temps que les autres êtres humains qui eux, étaient tous noirs ; il s'empres- sa d'aller le plus loin possible pour être à l'abri des railleries de ces derniers qui voyaient en lui un homme-phénomène.

Le Blanc apparaît à travers ce mythe des origines comme un être singulier et marginal, excentrique et étrange au sein des hommes, un accident — il était unique en son genre — une anomalie de la création ; apparu dans les mêmes conditions que les autres hommes, il s'en était distingué par la particularité de la couleur de sa peau. La différenciation en races, dont le mythe a fait ici une donnée médiate, est innée ; inhérente à la création ; créditant la thèse polygénétique de l'apparition de l'homme sur la terre, il ignore cependant délibérément la race jaune, pratiquement inconnue de ce peuple : les limites du mythe sont évidemment celles des connaissances de ceux qui l'ont créé !

Un autre mythe d'origine moins connu, recueilli chez les Fons en République populaire du Bénin (3), diffère, dans sa structure, de celui

des Betammaribe tout en ayant comme seul point commun avec lui la singularité des Blancs fondée sur la simple perception visuelle.

Il était une fois trois frères, tous chasseurs ; au cours d'une partie de chasse, en territoire adja, ils envoyèrent un message au roi de ce pays dont la fille était malade, lui demandant, pour guérir cette dernière, quarante et un sacs de cauris et quarante et une pièces de tissu ; les présents obtenus, ils se sauvèrent nuitamment avec la princesse malade. Ils la vendirent au fils aîné du roi d'Oyo qui l'épousa ; l'un des trois frères engrossa la femme du prince ;



Ce masque Guèlèdè d'Ifangny servait, entre autres, à évoquer les puissances supérieures dont la plupart seraient, croit-on, blanches.



Cette termitière, que rien apparemment ne distingue des autres édifices naturels du genre, est pourtant la demeure d'un « Aziza », esprit blanc qui, d'après les Fons, serait dispensateur de biens de toutes sortes.

cette dernière mit au monde des triplés, tous garçons ; chassés, les trois frères emportèrent les enfants ; un grand oiseau, Aziha, pris de pitié pour les malheureux fugitifs, s'envola avec eux et les triplés ; il leur trouva refuge au sommet d'une montagne et s'occupa de leur pitance quotidienne.

Un jour, affamés, les trois frères profitèrent de l'absence d'Aziha pour manger tous ses petits ; le grand oiseau revint et, pris d'une grande rage en voyant le crâne de ses enfants, jeta un à un les triplés du haut de la montagne.

Ensuite, il attrapa le premier frère chasseur et le fit tomber en Afrique, sur un palmier, d'où il descendit à proximité d'un fleuve, Duwaya ou Niger, qui était tout noir à l'époque ; à force de s'y baigner, cet homme devint noir.

L'oiseau prit le deuxième frère et le jeta en Europe, sur un oranger où vivait un gros ver blanc qui était une femme ; de leur union, naquit un petit blanc, Yovo.

Le dernier frère, jeté en Arabie, tomba dans l'huile chaude dans laquelle une femme faisait frire des gâteaux : il devint jaune.

Ainsi apparaissent les races noire, blanche et jaune...

Le Blanc se présente ici comme un être unique en son genre :

« En effet, des trois frères, seul l'Européen ne semble pas subir une transformation de sa couleur de

(1) On consultera avec fruit, à ce sujet, les intéressantes publications de la Menil Foundation Inc. portant sur l'image du Noir dans l'art occidental, dans lesquelles ont paru déjà quelques ouvrages comme : des Pharaons à la chute de l'Empire romain ; Des premiers siècles chrétiens aux « grandes découvertes ». De l'Europe à l'Amérique des XVI^e au XX^e siècles.

(2) La seule étude, à notre connaissance, à avoir fait le tour d'horizon de la question à l'échelle africaine est celle de Veronika Görög-Karady. — Noirs et Blancs : leur image dans la littérature orale africaine. Étude - Anthologie ; langues et civilisations à tradition orale (23). Sociétés d'Études Linguistiques et anthropologiques de France SELAF. 1976, Paris, 1 carte, 427 p. + 16 p. Il s'agit là d'un travail de synthèse tout à fait remarquable, dont les lacunes sont celles de toute approche qui embrasse tout un continent, et dont l'orientation est nettement différente de celle que nous avons donnée à notre modeste essai.

(3) Herkovits M.J. et F.S. — Dahomean Narrative ; A cross-cultural Analysis. Evanston, Northwestern University Press ; 1958, pp. 407-409. Malgré son originalité, cet article est trop imaginaire par endroits.

peau. Il trouve à sa descente un être blanc, avec lequel il engendrera sa race; l'Arabe et l'Africain subissent un changement... pour donner naissance à leur progéniture, d'où on peut déduire que la couleur de peau primitive des hommes était claire, bien qu'elle ne soit nullement décrite; se trouve donc en filigrane dans le récit, une double implication idéologique : l'ancêtre africain porte une plus grande charge de responsabilité que les autres ancêtres dans la séparation des groupes humains; les Blancs représentent, seuls, tels quels, l'humanité primitive, les autres races en dérivent seulement au travers des changements (4) ».

Si nous faisons nôtre ce commentaire de Veronika Görög-Karady, en retour, nos connaissances sur la civilisation fon ne nous permettent pas de partager la compréhension fantaisiste et erronée, superficielle-ment imaginative que M.J. et F.S. Herkovits avaient notamment du mythe fon ayant trait à l'hydronymie africaine (5) : en effet, ni le Niger, ni le Nil n'étaient connus dans l'aire culturelle fon; par ailleurs, l'évocation de l'Arabie semble une incidence culturelle véhiculée par les milieux musulmans d'Abomey; de surcroît, la race jaune était inconnue des ancêtres des Fons actuels !

Ces deux vieux récits, dont les origines ne devaient pas cependant être antérieures à la période de la découverte des Blancs par les Noirs de nos régions, limitent la singularité de ces « êtres à part » à la teinte de leur peau; la perception de leur bizarrerie à travers leurs comportements face à certains phénomènes naturels, leur esprit d'initiative, bref, toute une série de traits de civilisation qui font d'eux des créatures suscitant à la fois l'admiration, l'étonnement, la crainte, etc., semble contemporaine de la période de rencontre, de contacts entre les Noirs et les premiers commerçants et explorateurs européens.

les modalités de la perception de la singularité des Blancs

Dans toutes les ethnies de la République populaire du Bénin, il est des personnes, souvent d'un certain âge, qui se signalent à leur entourage par la faculté de posséder une double vue : elles sont ainsi les

seules à être en mesure de voir au-delà des limites naturellement permises à une vue ordinaire; elles sont aussi bien au contact des réalités de ce monde que de celles du monde invisible, celui des esprits, des génies du bien et du mal; dotés en conséquence d'un don de voyance exceptionnelle, ces médiums sont souvent des familiers de ces êtres supérieurs qui, dans leur majorité, seraient des Blancs.

Par ailleurs, les plus puissants de ces génies invisibles capables d'influencer les destinées et les entreprises de l'homme à son insu, appartiendraient, pour la plupart à la race blanche; il en serait de même des divinités de la richesse; aussi ces êtres invisibles, qui se sentent naturellement plus proches, du point de vue racial, des Blancs que des Noirs, seraient-ils en général beaucoup plus portés à montrer aux premiers qu'aux seconds, la voie de l'enrichissement et le long cheminement qui conduit aux grands exploits ainsi qu'aux réalisations scientifiques et techniques les plus éblouissantes. Telle est l'origine d'une vision stéréotypée de certaines réalités : les incidences de l'aide que les forces supérieures apportent plus volontiers aux Blancs qu'aux Noirs !

De tels rapprochements entre les Blancs et les esprits appartenant à la même race qu'eux, sont classiques en République populaire du Bénin, notamment chez les Ani de la région de Bassila, les Yowa de Djougou, les Natemba de la région de Toukountouna, les Bowo et les Batombu du Borgou, les Nago de la région de Kétou, les Ifè de Njaku, etc.

De façon générale, le concept de la supériorité des Blancs semble se situer beaucoup plus au niveau de

leur avance scientifique et technique et d'une certaine puissance créatrice dues à la filiation explicitement établie entre eux et les esprits blancs, que dans des données congénitales proprement dites.

Les Bowo considèrent le Blanc comme une sorte de divinité aussi proche de Dieu qu'en est éloigné le Noir; les musulmans de cette ethnie estiment qu'Allah aurait même révélé au Blanc — et à lui seul — tous les secrets du plus précieux des cent grains que compte leur chapelet de prière, ce qui, en soi, représenterait une arme redoutable entre les mains d'un être aussi bizarre; ils étendent aussi cette singularité à la simple perception visuelle, au plan somatique : le Blanc appartiendrait en effet à la même famille que les singes rougeâtres, les Wetinna, assez répandus dans les forêts du pays Boo (6). Les attributs de la bizarrerie portent essentiellement sur une teinte inaccoutumée chez les Noirs qui, pourtant, connaissent le cas des albinos. Des Bowo établissent aussi un rapprochement entre quelques comportements des Blancs et ceux de ce quadrupède « rougeâtre » !

L'on sait aussi, d'après Sylvain Coovi Anignikin, que « dans les régions les plus reculées, rarement fréquentées par les Européens, diverses rumeurs couraient sur ce curieux animal que constituait le Blanc (7) ». Elles donnèrent lieu à une littérature orale particulièrement riche, mais à laquelle les chercheurs ne semblent pas s'être beaucoup intéressés jusqu'à présent.

Au XVI^e siècle, les premiers contacts que les habitants de la région de Ouidah eurent avec les Blancs constituèrent pour eux une véritable découverte d'hommes bizarres « qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'ils avaient vus jusqu'à ce jour » (8). Zoungbo, l'un des deux pêcheurs de crabes qui furent les premiers à accueillir ces étrangers, fut effrayé par la rougeur de leur peau au point qu'il s'enfuit en s'écriant : « Zodjagué ! Le feu est tombé à terre » (9).

La notion de singularité, de puissance parfois surnaturelle du Blanc, est si répandue en pays nago qu'elle apparaît même dans l'onomastique où cet être curieux est volontiers comparé aux Noirs quand il n'est pas mis à égalité avec des divinités :

(4) Görög-Karady V. — *Noirs et Blancs...* 1976, p. 49.

(5) Herkovits M.J. et F.S. — *Dahomean Narrative...* 1958, pp. 407-409.

(6) Nous remercions notre jeune ami Banni Guéné Oumarou pour les informations édi-
fiantes qu'il a bien voulu nous livrer sur l'idée
que les Bowo, groupe socioculturel auquel il
appartient lui-même se font des Blancs; rappe-
lons que les Bowo sont communément appe-
lés Boco.

(7) Anignikin S.C. — *Les origines du mouve-
ment National au Dahomey : 1900-1939*;
Thèse de doctorat de 3^e cycle, sous la direction
de Mme Catherine Coquery-Vidrovitch; juin
1980, Université Paris VII, p. 95.

(8) Gavoy. — « Note historique sur Ouidah »,
in *études Dahoméennes*, XIII, 1955, IFAN, p. 49.

(9) Gavoy. — « Note historique... », in *études
Dahoméennes*, XIII 1955, p. 48.



Temple de Toyigbé à Cotonou. Cette divinité symbolisée par le masque Zangbéto est représentée ici assise sur son trône; les attributions essentielles de cette divinité noire, la force guerrière et la fécondité, sont détenues par les deux divinités blanches — cavalier gendarme et femme nourrice — qui l'encadrent. Curieuse association !

ainsi, des noms propres de personne, en rapport avec le culte d'Ogou, divinité du fer, de la forge, protectrice du chasseur et du guerrier, ou avec la divinité oraculaire Ifa, associent ces dernières au Blanc, dans un rapport de stricte égalité, mais en prenant toujours ce dernier comme élément de référence, un étalon : « Ogou égale le Blanc (10) », « Ifa égale le Blanc (11) ».

Le stéréotype de la singularité du Blanc prend d'autres proportions chez les Betammaribe de l'Atacora (12) : si dans le ditammari — leur langue — les mots **ohounhoun**, **dibo**, **odèou** désignent respectivement le sorcier, le diable, c'est-à-dire un esprit particulier aux pouvoirs maléfiques étendus, et une sorte d'homme bizarre capable de réaliser des mystères, le Blanc est tout cela à la fois ; si le **odèou** apparaît en pays otammari comme un être d'exception au sein de sa société, le commun des Blancs a comme lui, les mêmes possibilités de lancer des épidémies parmi les hommes, de faire cesser la pluie, de provoquer des inondations, de cueillir des étoiles au ciel, de faire entrer des fauves dans un village... bref, il est

un collaborateur direct des êtres supérieurs et invisibles qui peuplent l'espace ; ses prouesses dépassent l'entendement.

Pour se baigner dans l'Omonnekpangu, en pays otammari, il faudrait avoir fait des sacrifices appropriés à cette cascade considérée comme une divinité dans la région de Kuaba (Atacora) ; en 1974, de jeunes touristes français confirmèrent les impressions de singularité que les Blancs avaient toujours laissées aux Betammaribe, en se baignant plusieurs fois, sans le moindre sacrifice préalable, dans l'Omonnekpangu ; de surcroît, ils le firent impunément — à la surprise générale des populations — à cause, semble-t-il, des liens d'affinité ou

même de parenté qui existeraient entre la cascade, une divinité et eux.

Par ailleurs, la perception que les Fons d'Abomey avaient au XIX^e siècle de la bizarrerie des Blancs, n'était pas fondamentalement différente de celle des autres peuples : êtres singularisés par leur puissance et leur lien avec des forces supérieures appartenant à la race blanche, ils étaient en outre qualifiés de façon injurieuse de « Troncs-Blancs (13) » de « Bêtes de mer (14) », mieux, « d'immondes Bêtes de mer (15) ».

L'œuvre maîtresse du romancier Paul Hazoume, Doguicimi, qui baigne dans les traditions fons d'Abomey, a immortalisé, en des pages illustres, l'écho que les hommes du grand siècle du roi Guézo se faisaient de ces êtres insaisissables, instables et fantaisistes, nourris de caprices et de cynisme qu'étaient les « Troncs-Blancs » :

— « Présentez un lot de captifs à ces trafiquants [les Blancs]. Ils vous apprendront dans une moue qui vous décourage, qu'ils ne désirent

(10) C'est la véritable traduction du nom propre *Ogouteyimbo*, assez usité dans le monde yoruba.

(11) Traduction controversée du nom *Fatembo*, bien qu'elle semble la plus véridique.

(12) Nous devons une partie de ces renseignements et la confirmation d'autres à l'amabilité de notre ami Seimoni Chabi, étudiant en histoire et géographie à l'Université nationale du Bénin.

(13) Hazoume P. — *Doguicimi*. Paris, Larose, 1938, p. 46.

(14) Hazoume P. — *Doguicimi*..., p. 45.

(15) Hazoume P. — *Doguicimi*..., p. 44.

que des captives. Amenez-leur des femmes, ils ne veulent plus que des hommes. Vous venez leur vendre les Ayonous, leur article préféré parce que cette peuplade supporte très bien la captivité ? Ces troncs-blancs vous font dire qu'ils n'achètent plus que des Mahinous. Trouvez-leur ces bêtes puantes de montagnes, vous vous entendrez dire : « les Mahinous sont têtus. Nous préférons les Ayonous (16) ».

La plus ancienne relation de voyage à rapporter des faits relatifs à la perception par les Noirs de nos côtes de la singularité des Blancs, a pour auteur Delbée qui, en 1670, entreprit de former un établissement français dans le royaume d'Ar-dra ; il alla un jour faire une visite au premier ministre du roi, un vieil homme qui était aussi responsable des affaires religieuses ; il aperçut une poupée dans la chambre de ce dernier, lui demanda ce que c'était et apprit que c'était le diable :

« Vous vous trompez, lui dit Delbée, le diable est noir. C'est vous qui êtes dans l'erreur, reprit le vieillard, vous ne pouvez pas savoir si bien que moi ce qui en est ; je le vois tous les jours et je puis vous assurer qu'il est aussi blanc que vous (17) ».

L'auteur — anonyme — des « Anecdotes africaines depuis l'origine de la découverte des différents royaumes qui composent l'Afrique, jusqu'à nos jours », imprimées à Paris en 1775, se situant dans une perspective analogue, faisait remarquer que « la blancheur passe aux yeux des Nègres pour une couleur aussi désagréable que nous [les Blancs] trouvons la leur » (18).

Une telle opinion sur l'appréciation du coloris blanc, étendue à tous les Nègres, est évidemment erronée ; elle trouve sa justification dans cette tendance qui a prévalu jusqu'au XX^e siècle chez beaucoup



Ces ruines sont bien connues à Ifangny. Ce sont celles du temple d'Itiguila, divinité qui, au début de la période coloniale, fut seule en mesure de repousser de la localité ces êtres bizarres que sont les Blancs.

d'Européens et qui réduit à l'unité les civilisations noires ; c'est aussi une autre évidence que de reconnaître que tous les Nègres des régions côtières, même au XVIII^e siècle, n'avaient pas la même conception du symbolisme des couleurs, et par conséquent, ne réagissent pas exactement de la même manière devant ce qu'ils considèrent comme la bizarrerie des Blancs.

réaction des peuples face à la singularité des Blancs

Le mythe — aux facettes multiples — de la bizarrerie des Blancs est à l'origine de certains comportements des peuples de la République populaire du Bénin ; ainsi, il est communément admis que la chevelure des Blancs est dotée de pouvoirs exceptionnellement bénéfiques ; elle conférerait la chance, la réussite à quiconque porterait sur lui une amulette dont elle constituerait l'ingrédient de base ; aussi n'est-il pas rare d'en voir dans des flacons de parfum d'attirance utilisé par les populations ; cette tradition qui associe les cheveux de Blanc aux forces du bien, est particulièrement vivace chez les Dendi de Djougou, les groupements nagot et apparentés, les Fons, les Bowo, les Batombu, les Tchenga de la région de Malanville, les Gulmāceba du Borgou et de l'Atacora ; elle est aussi partagée par les Haoussa éparpillés sous forme d'îlots à travers tout le pays.

Pendant la période coloniale, des devins et guérisseurs confiaient souvent à leurs parents, domestiques chez les Blancs, le soin de leur rapporter quelques cheveux restés entre les dents des peignes utilisés par leur patron ; d'anciens combattants des deux guerres mondiales nous ont confié qu'à leur retour du front, quelques parents restés au village étaient impatients de savoir s'ils n'avaient pas ramené dans leurs bagages des cheveux de Blanc.

Lors de la révolte de 1905 à Sakété, les poils du pubis et les cheveux du douanier blanc Cadeau, tué, furent arrachés et certains de ses organes amputés par les assaillants pour confectionner des gris-gris susceptibles de leur procurer la chance et de leur conférer l'invulnérabilité et l'invisibilité en cas de danger (19).

En pays Ijé, la calotte du crâne d'un Français tué lors de la guerre de résistance menée par les populations contre le colonisateur à partir de 1914, sert de « verre à boire » à un vieillard de la localité d'Itchoou : les Ijé, peuple-refuge aux traits culturels très accusés, reconnaissent à cette partie de la boîte crânienne des Blancs de multiples vertus.

Par ailleurs, Bio Guerra, canalisateur de la résistance anticoloniale dans le Borgou dans le premier quart du XX^e siècle, s'interdisait de faire usage de produits manufacturés — notamment d'assiettes et de

(16) Hazoume P. — *Doguiçimi...*, p. 48 ; s'il est difficile de savoir où finit la réalité et où commencent les artifices du romancier, ce regard semble, cependant, quelque peu caricatural.

(17) Anonyme. — *Anecdotes africaines depuis l'origine de la découverte des différents royaumes qui composent l'Afrique jusqu'à nos jours*, 1775 ; extraits dans *Études Dahoméennes*, XIII, 1955, IFAN, p. 43.

(18) Anonyme. — *Anecdotes africaines...*, 1775 ; in *Études Dahoméennes*, 1955, pp. 43-44.

(19) Videgla D.K.M. et Iroko A.F. — *Nouveau regard sur la révolte de Sakété de 1905 ; document inédit ; exemplaires dactylographiés*, 1982.

bols importés — fabriqués par ces êtres bizarres dont il discernait mal les intentions; son hostilité à leur rencontre était due autant aux excès de la colonisation qu'à la singularité de ces « bêtes de mer ». Faute d'une saisie interne des réalités, les chercheurs ont souvent perdu de vue ce double aspect d'une causalité qui, pourtant, permet de mieux cerner les contours de certaines motivations.

En outre, aux premières heures de la colonisation, les Français installés à Sokotindji dans le Borgou en pays Boo, devinrent très tôt des hôtes indésirables, tant à cause du poids de leur présence que de leur singularité : les populations, dans la crainte de voir écrasée une éventuelle révolte par ces singes rouges aux pouvoirs occultes sans limites, auraient enterré une amulette particulièrement efficace qui mit mal à l'aise les premiers administrateurs de la France d'outre-mer; ils ne devaient pas tarder à quitter Sokotindji pour Sègbana, toujours en pays Boo, par la force des choses.

Les mêmes raisons furent aussi à l'origine du transfert de la résidence des agents coloniaux français, d'Adjaouèrè à Pobè, au début du siècle, sous la pression de la société secrète *oro* qui, à dessein, multipliait des actes d'intimidation à leur encontre.

A Ifangny, les habitants qui n'avaient pourtant pas eu à souffrir très tôt des méfaits de la colonisation, s'étaient empressés de confier à Itguila, leur divinité tutélaire, la mission d'éloigner ces êtres curieux que sont les Blancs; ceux-ci s'installèrent alors à Sakété.

Dans le même ordre de comportement, l'attitude des Biyobe de la région d'Anandana dans l'Atacora, semble plus nuancée : loin de contester ouvertement le fait colonial, mais toujours persuadés que des êtres aussi bizarres ne pouvaient, par le biais de l'école, que transmettre des connaissances pernicieuses susceptibles de provoquer une rupture de l'équilibre de leur civilisation, ils en vinrent à conjurer les divinités tutélaires de rendre vain, chez eux, tout effort de scolarisation; le retard ainsi accusé est mis par eux sur le compte de l'exaucement par les divinités des vœux qu'ils avaient formulés. En 1981,

après s'être longuement concertés, ils se ravisèrent : ils se rendirent alors auprès des mêmes divinités pour les implorer de détruire les influences maléfiques par lesquelles elles avaient, sur leur propre recommandation, entravé la scolarisation : le stéréotype de la bizarrerie culturelle du Blanc a vécu !

De façon générale, les débuts de la colonisation furent marqués çà et là par toutes sortes de réactions qui ne pouvaient pas toujours s'expliquer par le seul joug colonial; comme l'écrivait judicieusement Sylvain Coovi Anignikin, « toutes les calamités naturelles étaient désormais expliquées par cette présence européenne qui souillait les mânes des ancêtres et irritaient les dieux... les épidémies de cette période trouvèrent naturellement leurs justifications dans la présence du Blanc. L'année 1912 offrit particulièrement matière à spéculation à cette littérature orale et clandestine. Elle fut en effet marquée par trois calamités successives : la sécheresse, l'inondation et une épidémie de variole. Pour les populations, c'était la manifestation de la colère des dieux Héviosso (Tonnerre) et Sakpata (Variole) (20) ».

Tout récemment encore, en 1975, les habitants de Kinta, ceux en particulier de Kinta-Danly, dans la région de Bohicon, ont eu l'occasion de voir séjourner chez eux des coopérants soviétiques — probablement des Russes — de passage dans nos campagnes pour des séances gratuites de projection cinématographique : ceux d'entre eux qui, depuis des décennies, recherchaient en vain des cheveux de Blanc pour confectionner des gris-gris, firent, à la faveur de la nuit et dans la plus grande discrétion, une moisson substantielle de chevelure blonde et brune, à l'insu de leurs hôtes que la lassitude avait plongés dans un sommeil de plomb.

C'est la première fois, à notre connaissance, qu'une préoccupation d'ordre académique se donne pour centre d'intérêt l'étude du stéréotype — et de son origine — de la bizarrerie des Blancs dans les traditions des peuples de la République populaire du Bénin; cette contin-

gence suffit, mais en partie seulement, à justifier les limites de cet essai qui n'a pu s'effectuer que sur la base de généralités, faute d'études spécialisées antérieures, c'est-à-dire d'approches monographiques différentielles faisant une place spécifique à la question au sein des diverses aires culturelles de la République populaire du Bénin; en effet, le Blanc n'était pas toujours et partout perçu de la même façon.

Par ailleurs, le champ d'étude est trop vaste; les aspects à évoquer sont si multiples qu'il était difficile d'aller au-delà des constatations banales tout en restant dans les normes matérielles imposées par cette revue; le risque de réduire à l'unité différents angles de perception, était toujours présent. Néanmoins, quelques remarques d'ensemble pourraient constituer le point de départ pour des études ultérieures sur l'image du Blanc dans les traditions de nos peuples.

Il n'est pas un seul groupe socio-culturel en République populaire du Bénin qui n'ait pas été impressionné par un aspect particulier du Blanc : plan somatique, comportement insolite chez les Noirs ou réalisations inattendues ! Ce mythe de la singularité des Blancs se dégage des légendes, des contes, des proverbes, des devinettes, des chansons populaires, des noms de personne, dont il faudrait établir de façon systématique un corpus en vue d'une étude plus approfondie.

L'essentiel des fondements de ces stéréotypes louangeurs ou dépréciatifs, c'est dans les liens d'affinité ou de parenté que ces peuples établissent volontiers entre les Blancs et les esprits du monde invisible dont les plus puissants ainsi que le chef seraient de race blanche, qu'il faudrait le rechercher !

Il ne semble pas enfin que la perception de la bizarrerie du Blanc ait réellement inspiré un quelconque sentiment de racisme ou suscité des comportements quelconques allant dans ce sens; peut-être aussi ne disposons-nous, pour l'instant, que de données qui nous amènent inconsciemment à sacrifier le réel pour une apparence trompeuse ?

Abiola Félix Iroko
Département d'histoire
et d'archéologie
Université nationale du Bénin

(20) Anignikin S.C. — Les origines du mouvement National au Dahomey : 1900-1939..., p. 95.